

Le grand tour : une pratique d'éducation des noblesses européennes (XVIe-XVIIIe siècles)

Jean Boutier

► To cite this version:

Jean Boutier. Le grand tour : une pratique d'éducation des noblesses européennes (XVIe-XVIIIe siècles). Le voyage à l'époque moderne, n°27, Presses de l'Université de Paris Sorbonne, p. 7-21, 2004, Cahiers de l'Association des Historiens modernistes des Universités. halshs-00006836

HAL Id: halshs-00006836

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00006836>

Submitted on 19 Jan 2006

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Jean Boutier

Le Grand Tour :
une pratique d'éducation
des noblesses européennes
(XVI^e-XVIII^e siècles)

Francesco Maria Fiorentini, un jeune gentilhomme italien originaire de la république de Lucques, séjourne durant près de neuf mois, dans l'hiver 1725-1726, à l'académie de Lunéville, institution d'éducation pour les jeunes nobles que le duc de Lorraine, Léopold de Habsbourg, avait ouvert une trentaine d'années auparavant, en mai 1699. Il y côtoie une aristocratie venue de « toutes les nations »¹, c'est-à-dire des principaux pays d'Europe. Fiorentini, qui rédige ses mémoires sur la fin de sa vie, dans les années 1770, détaille les origines de ses condisciples : peu d'Anglais, deux autres Italiens – un noble de Turin, le marquis d'Osasio, et un bolonais, le comte Bentivoglio –, des scandinaves – deux Suédois, quelques Danois –, surtout un très grand nombre d'Allemands, terme qui regroupe, en plus des Allemands au sens strict – tel le prince héréditaire de Hesse Rheinfels Rottenburg –, aussi bien les Silésiens, les Moraves que les Polonais ou les Hongrois ; au total, une trentaine de jeunes nobles qui, pour parfaire leur éducation et vivre à la cour de Lorraine, s'y sont arrêtés durant quelque mois, étape d'un plus long voyage à travers l'Europe dont les itinéraires et les calendriers diffèrent². Ainsi le marquis Vincenzo Riccardi, un jeune florentin issu d'une des plus puissantes familles de Toscane, qui accompagne Fiorentini depuis Paris, n'est qu'au début de son voyage : il a quitté Rome quelques mois auparavant, en mai 1725 ; par la suite,

¹ Giovanni Sforza, « Viaggi di due gentiluomini lucchesi del secolo XVIII », *Memorie della Reale Accademia delle Scienze di Torino*, s. II, LXIII, 1913, *Scienze morali, storiche e filologiche*, p. 17-145 (citation p. 128). Sur l'académie de Nancy, Norbert Conrads, *Ritterakademien der frühen Neuzeit. Bildung als Standesprivileg im 16. und 17. Jahrhundert*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1982, p. 227-238.

² Les archives de l'académie conservent une liste des académistes pensionnaires pour les années 1714-1727 (arch. dép. Meurthe-et-Moselle, 3 F 276, pièce 21), qui fait ressortir la même diversité.

alors qu'il séjourne à Paris, en mai 1728, il sera envoyé à Londres par le grand-duc de Toscane pour complimenter le nouveau roi Georges II lors de son accession au trône et sera alors accueilli par Lord Chesterfield ; il retournera finalement à Florence en mars 1729³. Fiorentini, qui a quitté sa ville en 1724, poursuit son voyage en Flandres et aux Provinces-Unies, passe ensuite en Angleterre avant de s'en retourner chez lui par Paris, Lyon, Turin, Milan et Gênes, dans le courant de 1728. Une reconstitution systématique des voyages des autres jeunes « condisciples » de Fiorentini mettrait en lumière la diversité et la complexité de ce que les historiens des noblesses d'ancien régime ont pris l'habitude d'appeler le « Grand Tour ». L'instantané lorrain propose ainsi l'image d'une expérience partagée qui concerne, à peu d'exceptions près, l'ensemble des aristocraties européennes, lors d'un moment clé de la vie d'un individu, alors que s'achève sa formation et avant qu'il n'entre dans la carrière militaire, administrative ou diplomatique.

Le terme « Grand Tour » revêt ici une acception restreinte. Il ne désigne pas l'ensemble des tours d'Europe que pouvaient effectuer les Européens de l'Ancien Régime mais seulement le voyage d'éducation⁴, pratiqué le plus souvent, mais pas exclusivement, par les fils de la noblesse⁵. Même avec cette limite, le terme, d'apparition tardive, ne renvoie pas pour autant à une réalité uniforme ; il réunit des pratiques diverses, dont les programmes se sont fixés progressivement tout en conservant une grande souplesse dans leur réalisation. Dans les années 1570, Juste Lipse, dans sa lettre célèbre à Philippe de Lanoye, parle de « nobilis et erudita peregrinatio », de voyage noble et savant⁶. Dès le début du XVII^e siècle,

³ Archivio di Stato, Florence, Archivio Riccardi 144, f°12vo, 13ro-vo ; Bonamy Dobrée (éd.), *The Letters of Philip Dormer Stanhope, Fourth Earl of Chesterfield*, Londres, 1932, VI, p. 2497 (Londres, 20 novembre 1728).

⁴ Robert Shackleton, « The Grand Tour in the Eighteenth Century », *Studies in Eighteenth Century Culture*, I, 1971, p. 127-142, propose de distinguer trois types de tour, celui de formation des jeunes nobles, celui de l'homme riche en pleine maturité et celui du savant.

⁵ Les rares tours féminins connus concernent des personnes plus âgées, et ne se rattachent donc pas véritablement aux voyages d'éducation examinés ici : cf. Brian Dolan, *Ladies of the Grand Tour*, Londres, Harper and Collins, 2001.

⁶ Juste Lipse, *Epistolarum selectarum centuria prima*, Anvers, 1586, p. 53-65 (lettre d'Anvers, 3 avril 1578).

les Anglais évoquent fréquemment leur « voyage du tour de France »⁷ ; mais c'est à Richard Lassels que l'on attribue généralement la paternité de l'expression de « Grand Tour » dans l'avant-propos de son *Italian Voyage* (1670)⁸ ; or, dans ce texte fameux, il donne lui aussi au « Grand Tour » un sens spécifique. Son « grand tour de France », qu'il sépare du « *giro* d'Italie », doit conduire le voyageur tout autour du royaume, de l'Île-de-France à la Picardie, par le Lyonnais, la Provence, la Gascogne, la Bretagne et la Normandie, et se distinguer ainsi du « petit tour de la France » qui mène de Paris à Bordeaux aller et retour par le Val de Loire⁹. De la même façon, dans les décennies suivantes, on peut trouver le « Grande Tour of France and Italy »¹⁰, ou le « grand tour of Germany »¹¹. C'est sans doute au cours du XVIII^e siècle que le terme « Grand Tour » en vient à désigner de façon stable une ample pérégrination de plusieurs années qui conduit le voyageur à travers une grande partie du continent européen, sans pour autant la réduire à un modèle rigide et unifié¹². L'hétérogénéité des parcours proposés ou retenus, l'ampleur des choix qui s'offrent aux voyageurs, et qu'accroît l'élargissement des espaces traversés, n'empêchent pas toutefois la stabilisation, plus ou moins longue ou durable, de points de passage obligé ou de séquences fortes, malgré

⁷ Par exemple, William Cecil, Earl of Salisbury, « Journall of his Travayles in France... », août-octobre 1609, in *Calendar of the Manuscripts of the most honourable the Marquess of Salisbury...*, Londres, Historical Manuscript Commission, XXI, 1970, p. 104 ; le journal est rédigé en français.

⁸ Richard Lassels, *The Voyage of Italy, or a compleat Journey through Italy*, Paris, V. Du Moutier, 1670, 2 vol. ; trad. fr., *Voyage d'Italie*, Paris, L. Billaine, 1671, 2 vol. ; cf. Edward Chaney, *The Grand Tour and the Great Rebellion. Richard Lassels and the "voyage of Italy" in the Seventeenth century*, Genève, Slatkine, 1985.

⁹ Cf. par exemple la description précise de ces deux itinéraires dans *Nouveau voyage de France, géographique, historique, & curieux, disposé par différentes routes, à l'usage des étrangers et des français...*, Paris, Saugrain aîné, 1720, « avis au lecteur ». Les distinctions remontent au moins au milieu du XVII^e siècle : Sir John Reresby effectue ainsi en mai-juin 1655 le « little tour or circuit of France », soit un aller et retour entre Saumur et Bordeaux, *Memoirs*, Andrew Browning (éd.), Glasgow, Jackson, 1936, p. 8.

¹⁰ William Bromleys, *Remarks on the Grande Tour of France and Italy. Lately performed by a Person of Quality*, Londres, T. Bassett, 1692.

¹¹ « The travels of three English gentlemen, from Venice to Hambourg, being the grand tour of Germany, in the year 1734 », *Harleian Miscellany*, IV-VIII, 1809-1811.

¹² Cf. par exemple le guide de Thomas Nugent, *The grand tour. Containing an exact description of most of the cities, towns, and remarkable places of Europe...*, Londres, 1749, rééd., 1756 et 1778.

les aléas d'une géopolitique marquée par les alternances de la guerre et de la paix ou par l'emprise changeante des villes et des cours.

Une institution européenne

Ainsi esquissé, le Grand Tour s'affirme comme une institution centrale dans l'Europe d'Ancien Régime, même s'il ne concerne qu'une fraction, inégale selon les pays, des noblesses et des aristocraties. Or, historiographiquement, cette expérience partagée ne va pas de soi. L'ampleur des travaux britanniques sur le sujet, réticents à l'exercice de la comparaison, et l'arrière-fond sur lequel ils se sont souvent construits, ont fini par convaincre la majorité des historiens que le Grand Tour est irréductiblement britannique¹³. Puisque rares sont ceux qui ont osé, timidement, affirmer que le tour est une pratique « principalement, mais pas exclusivement » britannique¹⁴, plus encore ceux pour qui c'est une pratique commune à la quasi-totalité des noblesses européennes¹⁵, il nous faut donc d'abord montrer comment ce dispositif complexe transcende les processus de territorialisation, voire de nationalisation auxquels les états soumettent de plus en plus leurs sujets et, de ce fait, participe fortement à la constitution d'une « société des princes »¹⁶ dont il importera à l'avenir de mieux cerner les formes de cohésion voire de cohérence, les divisions et les conflictualités, les limites sociales, politiques ou spatiales.

¹³ Le Grand Tour » est, selon Christopher Hibbert, « a peculiarly English feature of aristocratic culture », *The Grand Tour*, New York, G. P. Putnam, 1969, p. 10. C'est également l'impression que donne l'ouvrage de Jeremy Black, *The British abroad. The Grand Tour in the Eighteenth Century*, Stroud, A. Sutton, 1992.

¹⁴ Par exemple, John Towner, « The Grand Tour. A Key Phase in the History of Tourism », *Annals of Tourism Research*, XII, 1985, p. 301 ; Geoffrey Trease, *The Grand Tour. A History of the Golden Age of Travel*, Londres, Heinemann, 1967, p. 3.

¹⁵ Par exemple, Henry Kamen, *The Iron Century. Social Change in Europe, 1550-1660*, Londres, Weidenfeld and Nicholson, 1971, p. 294 ; John Stoye, *English Travellers Abroad, 1604-1667*, New Haven – Londres, Yale University Press, 3^e éd., 1989, p. X : « the English travellers were part of a bigger movement » ; Gilles Chabaud, « Aux origines du tourisme : les grands tours de l'époque moderne », *Revue des Relations internationales*, n°0102, 2000.

¹⁶ Pour reprendre la belle expression de Lucien Bély.

Genèse d'une pratique européenne

C'est au milieu du XVI^e siècle qu'apparaît une forme nouvelle du voyage aristocratique dont le but principal, pour le voyageur, n'est plus de devenir « scholarly trained » – l'allusion concerne ici la « pérégrination académique », d'origine médiévale, qui se poursuit encore jusqu'au cœur du XVII^e siècle¹⁷ –, mais « civilly trained », pour reprendre une distinction de Sir William Cecil, secrétaire d'Etat de la reine Elizabeth, lorsqu'il prépare le voyage de son fils Thomas sur le continent¹⁸. Si la pratique est d'ores et déjà attestée dans l'aristocratie anglaise depuis les années 1530-1540¹⁹, elle existe aussi dans l'Empire, dans le royaume de France et dans les Pays-Bas. Les premiers comptes rendus de voyages allemands, comme celui du comte Otto von Salm-Kyrburg, datent des années 1560²⁰. Quelques années plus tard, François de La Noue, dans ses *Discours politiques et militaires* (Bâle, 1587), affirme qu' « il n'est d'année qu'il ne sorte de France trois ou quatre cens jeunes gentilshommes, & la plupart de bonne maison, qui vont és pais estranges, pour y voir & apprendre ce qui procede de la gentillesse de cœur, & d'un desir vehement de savoir » ; il précise que deux destinations sont pratiquées par les Français : l'Allemagne, pays « où la simplicité est plus grande », et l'Italie, où abondent « beaucoup d'exercices honnestes »²¹. Dans les dernières décennies du XVI^e siècle, le voyage d'éducation des jeunes nobles se retrouve aussi aux Pays-Bas²², en Pologne²³, dans le royaume de Bohême²⁴ ou dans les pays

¹⁷ Cf. l'étude de Jacques Revel, Dominique Julia in *id.* (éd.), *Les universités européennes du XVI^e au XVIII^e siècles. Histoire sociale des populations étudiantes*, t. 2, Paris, Éditions de l'ÉHESS, 1989, p. 32-105.

¹⁸ Lettre du 8 mai 1561, in *Calendar of State Papers. Foreign Series of the Reign of Elizabeth, 1561-1562*, Londres, 1866, p. 104.

¹⁹ L'étude la plus précise sur les débuts du tour anglais est celle de Kenneth R. Bartlett, *The English in Italy : 1525-1558. A Study in Culture and Politics*, Genève, Slatkine, 1991, en particulier le chapitre 3.

²⁰ Hilde de Ridder-Symoens, « Die Kavalierstour im 16. und 17. Jahrhundert », in Peter J. Brenner (éd.), *Der Reiserbericht. Die Entwicklung einer Gattung in der deutschen Literatur*, Francfort, Suhrkamp, 1989, p. 205.

²¹ François de La Noue, *Discours politiques et militaires*, Genève, Droz, 1967, p. 152, 148, 147. Sur le voyage d'Italie, Jean Balsamo, «Le voyage d'Italie et la formation des élites françaises au XVI^e siècle», in *L'éducation au XVI^e siècle. Actes du colloque du Puy, 1993*, Le Puy, 1994, p. 279-289.

²² Cf. l'ouvrage, controversé, de Anna Frank Van Westrienen, *De Grootte Tour. Tekening van de educatiereis der Nederlanders in de Zeventiede eeuw*, Amsterdam, 1983, 385 p. (avec les critiques de Willem Frijhoff in

scandinaves²⁵. Il faut attendre encore quelques décennies pour voir apparaître les premiers Italiens, probablement dans les années 1620²⁶. Quant aux Russes, à part quelques voyageurs isolés, quelques accompagnateurs de Pierre le Grand ou un groupe d'officiers de marine venus se former à Brest et à Toulon dans les années 1717-1723²⁷, ils ne se lancent pas véritablement dans le « Grand Tour » avant les années 1760²⁸.

Si la large diffusion du Grand Tour est indéniable, son importance relative au sein des diverses noblesses reste difficile à évaluer. Le moyen le plus simple serait de dénombrer les voyageurs, lorsqu'ils séjournent dans des lieux privilégiés comme les académies nobiliaires. Entre Angers, Padoue, Turin ou Lunéville – parmi les rares académies à avoir conservé en partie leurs archives –, les résultats apparaissent toutefois peu conciliables, révélant l'existence de recrutements géographiquement contrastés qui brouillent la comparaison. A

Histoire de l'Éducation, n°21, 1984, p. 91-95). Sur le voyage d'éducation hollandais, Paul Dibon, « Le voyage en France des étudiants néerlandais au XVII^e siècle » [1963], dans *Regards sur la Hollande du Siècle d'Or*, Naples, Vivarium, 1990, p. 109-151 ; Willem Frijhoff, « Le Paris vécu des Néerlandais, de l'Ancien Régime à la Restauration », in M. C. Kolk Escalle (éd.), *Paris. De l'image à la mémoire. Représentations artistiques, littéraires, sociopolitiques*, Amsterdam, Rodopi, 1997, p. 8-36.

²³ Jules Mathorez, *Les étrangers en France sous l'Ancien Régime. Histoire de la formation de la population française*, Paris, Champion, I, 1919, p. 229-231 ; Bronislao Bilinski, « Viaggiatori polacchi a Venezia nei secc. XVII-XVIII. Saggio preliminare, esempi ed osservazioni generali », in *Venezia e la Polonia nei secoli dal XVII al XIX*. Atti del convegno (Venezia, 28 maggio-2 giugno 1963), Florence, Olschki, 1965, p. 341-417.

²⁴ H. de Ridder-Symoens, *op. cit.*, p. 204.

²⁵ Comme aux Provinces Unies, il est difficile d'établir une démarcation nette entre « peregrinatio academica » et « Grand Tour » : Elisabeth Mornet, « Le voyage d'étude des jeunes nobles danois du XIV^e siècle à la Réforme », *Journal des Savants*, 1983, p. 287-318 ; Sverre Bagge, « Nordic Students at Foreign Universities until 1660 », *Scandinavian Journal of History*, IX, 1984, p. 13-29. Sur le voyage d'Italie des Danois (et pas seulement des nobles), Vello Helk, « Dänische Romreisen von der Reformation bis zum Absolutismus », *Analecta Romana Instituti Danici*, VI, 1971, p. 107-196.

²⁶ Catherine M. Brölman, « Alle soglie del Grand Tour : il viaggio di Marcello Sacchetti nelle Province Unite [1622] », *Bulletin de l'Institut historique belge de Rome*, LXI, 1991, p. 85-104.

²⁷ J. Mathorez, *op. cit.*, p. 299-304.

²⁸ Wladimir Berelowitch, « La France dans le " Grand Tour " des nobles russes au cours de la seconde moitié du XVIII^e siècle », *Cahiers du Monde russe et soviétique*, XXXIV (1-2), 1993, p. 193-210 ; A. G. Cross, « Russians on the Grand Tour », in *"By the banks of the Thames". Russians in Eighteenth Century Britain*, Newton Ville (Mass.), Oriental Research Partners, 1980, p. 231-251.

Angers, à la nette domination des Allemands et des Flamands dans les années 1600-1640²⁹, succède, dans les années 1755-1790, celle, écrasante, des Britanniques³⁰, alors que Hollandais ou Allemands n'ont pas cessé de pratiquer le « Grant Tour ». Vu d'Italie du Nord, le voyage d'éducation apparaît au contraire massivement et durablement germanique : la liste, partielle, des étudiants étrangers qui ont séjourné dans quatre collèges italiens pour nobles, à Parme, Modène, Bologne et Sienne, dans les années 1660-1780, livre les noms de plus d'un millier de jeunes nobles originaires de l'Empire, contre 54 Espagnols, 15 Anglais, 11 Polonais, 9 Irlandais, 7 Français, 5 Portugais...³¹

Seules des études menées au départ permettraient d'évaluer ces fortes différences. En Angleterre, le Grand Tour concerne non seulement un grand nombre de familles de Lords dès la fin du XVI^e siècle, mais aussi, à partir du milieu du XVII^e siècle, une partie importante de l'élite de la « gentry » d'un comté comme celui de Glanmorgan³². A l'opposé, il n'a jamais concerné que la haute aristocratie morave, polonaise ou italienne, ou la noblesse de cour russe à l'époque de Catherine. Les travaux les plus récents laissent toutefois penser que, contrairement aux idées reçues, ce sont les Hollandais, puis les Allemands qui se sont,

²⁹ André Joubert, « Les gentilshommes étrangers, allemands, anglais, écossais, flamands, bohémiens, danois, polonais, à l'académie d'équitation d'Angers au XVII^e siècle d'après un document inédit (1601-1635) », *Revue de l'Anjou*, XXVI, 1893, p. 5-22 : sur 648 élèves du professeur de grec de l'académie, on dénombre 50% d'Allemands, 28% de Flamands, 10% d'Anglais, 5% de Danois, 3% d'Ecossais et 2% de Polonais. Une analyse détaillée des flamands est donnée par Willem Frijhoff, "Etudiants étrangers à l'académie d'équitation d'Angers au XVII^e siècle", *LIAS*, IV, 1977, p. 13-84.

³⁰ Olivier Ragueneau de Saint-Albin, « Livre des pensionnaires et des externes à l'Académie d'équitation d'Angers au XVIII^e siècle (1755-1790), d'après un document inédit », *Revue de l'Anjou*, LXVIII, 1914, p. 161-178, 339-360. Sur les 241 pensionnaires, on compte 57% d'Anglais, 19% d'Irlandais et 5% d'Ecossais, soit 81% de Britanniques.

³¹ Gian-Paolo Brizzi, « La pratica del viaggio d'istruzione in Italia nel Sei-Settecento », *Annali dell'Istituto storico italo-germanico in Trento*, II, 1976, p. 203-291.

³² Lawrence Stone, *The Crisis of the Aristocracy, 1558-1641*, Oxford, Clarendon Press, 1965, annexe 36; Philip Jenkins, *The Making of a Ruling Class. The Glanmorgan Gentry, 1640-1790*, Cambridge, CUP, 1983, p. 227. C'est également ce que reflètent les quelque 6000 notices biographiques de John Ingamells, *A Dictionary of British and Irish Travellers in Italy, 1701-1800*, New Haven - Londres, Yale University Press, 1997, LV-1070 p.

proportionnellement, le plus fortement adonnés au voyage d'éducation³³. Encore faut-il accepter que puissent coexister diverses façons d'accomplir un voyage d'éducation : ainsi, par exemple, tout au long du XVIII^e siècle, les Hollandais donnent-ils une forte préférence à la France, et en particulier à Paris, à laquelle vient s'ajouter l'Angleterre dans la seconde moitié du siècle ; rares en revanche sont ceux qui se rendent en Allemagne ou Italie, voire en Espagne³⁴.

Un programme évolutif

La définition, a priori, d'une version « canonique » du Grand Tour qui servirait de pierre de touche dès lors qu'il s'agirait d'identifier les véritables Grands Tours, a pendant longtemps fait obstacle aux approches comparatives. Elle a conduit certains à affirmer, par exemple, que le Grand Tour commence au XVII^e siècle³⁵, ou même seulement au XVIII^e siècle³⁶. Or cette pratique plastique, qui ne répond pas simplement aux impératifs d'un programme préétabli, ne cesse de se modifier ou de se redéfinir selon les lieux de départ, les contraintes du moment, les moyens financiers du voyageur, mais aussi ses désirs ou ses répugnances, les accidents ou les surprises survenus en cours de route. La diversité des voyages ne signifie pas pour autant que le Grand Tour manque de régularités. Elle signale simplement que sa régulation se situe plus au niveau des principes et des conceptions mis en œuvre que des réalisations effectives.

Le Grand Tour constitue la mise à l'épreuve d'une éducation nobiliaire dont l'économie, commune aux principales nations européennes, s'est constituée à la Renaissance :

³³ H. de Ridder-Symoens, *op. cit.*, p. 204.

³⁴ P. Dibon, *op. cit.*, p. 117-125 ; William Temple, *Observations upon the United Provinces of the Netherlands*, Londres, S. Gellibrand, 1673, cité par H. Kamen, *op. cit.*, p. 294. Une exception célèbre est illustrée par le livre de Françoise Waquet et Paul Dibon, *Johannes Fredericus Gronovius pèlerin de la République des Lettres. Recherches sur le voyage savant au XVII^e siècle*, Genève, Droz, 1984.

³⁵ Par exemple, Gilles Bertrand, *Bibliographie des études sur le voyage en Italie, XVI^e-XX^e siècle*, Grenoble, Cahiers du CRHIPA, n°2, 2000, p. 49.

³⁶ Attilio Brilli, *Quando viaggiare era un arte*, Bologne, Il Mulino, 1995, p. 9 : « un fenomeno tipicamente settecentesco ».

elle articule les disciplines militaires (équitation, maniement des armes, mathématiques) et les arts mondains (danse, musique), l'apprentissage politique (histoire, géographie, droit) et la connaissance des moyens de communication (langues étrangères)³⁷. Le voyage prolonge cette éducation : le jeune noble se déplace sous la conduite d'un précepteur, le tuteur ou *bearleader* anglais, le gouverneur français ou le *hofmeister* allemand ; il séjourne par moments, sur son passage, dans les académies pour nobles qui se sont créées à partir de la seconde moitié du XVI^e siècle, pour y « faire ses exercices » là où les arts nobiliaires ont atteint leur perfection, d'abord en Italie, puis à Paris à partir de la création en 1594 de l'académie de Pluvinel, enfin dans ces académies princières qui apparaissent au cœur de petits états à l'abri des grandes bourrasques guerrières de la fin du XVII^e siècle, à Turin (1678), Florence (1689) ou Lunéville (1699). Il est aussi une ouverture sur le monde européen contemporain, sur sa diversité physique et humaine, sur son histoire, sur ses foyers culturels : le jeune noble va ainsi de cour en cour, où il découvre aussi bien les formes du pouvoir politique, les institutions qui le supportent et les hommes qui l'exercent, que les diverses façons de se comporter en courtisan accompli.

Un tel voyage ne saurait rester identique tout au long des quelque deux siècles et demi examinés ici. L'apparition de tensions ou de conflits peut modifier, pour un temps, les itinéraires, y compris les destinations majeures. Le cas le plus spectaculaire est sans aucun doute celui de Paris : les Anglais s'en éloignent en 1666, avec l'alliance anglo-hollandaise, pour n'y revenir qu'au lendemain de Nimègue. Les années 1679-1688 connaissent alors une fréquentation particulièrement intense, que brise la reprise des conflits, de novembre 1688 à mai 1689. Il faut attendre à nouveau une dizaine d'années pour que, au lendemain de

³⁷ Une description détaillée en est donnée, à partir du cas anglais, par Ruth Kelso, *The Doctrine of the English Gentleman in the Sixteenth Century*, Chicago, University of Illinois Studies, 1929, p. 111-161. Pour une mise en perspective, J. H. Hexter, « The Education of the Aristocracy in the Renaissance », *Journal of Modern History*, XXII, 1950, p. 1-20. Sur les liens entre éducation nobiliaire, université et cour, cf. Hugh Kearney, *Scholars and Gentlemen. Universities and Society in pre-industrial Britain, 1500-1700*, Ithaca, Cornell University Press, 1973, en particulier les trois premiers chapitres ; Joan Simon, *Education and Society in Tudor England*, Cambridge, Cambridge University Press, 1967, p. 333-368.

Ryswick, les Anglais reprennent le chemin de Paris³⁸. Les itinéraires se modifient aussi au gré des transformations politiques. L'Espagne tend à devenir marginale, chez les voyageurs anglais du Grand Tour au cours du XVII^e siècle, mais aussi chez les Allemands ou les Italiens à la fin du siècle³⁹, alors que les expériences politiques de la Prusse commencent à attirer certains voyageurs à partir des premières décennies du XVIII^e siècle.

Expériences aristocratiques

Voyager, note Bacon dans son 18^e essai, est « a part of experience ». Même s'il attribue cette définition au voyage des adultes, il est difficile de ne pas en faire une caractéristique du voyage lui-même, et du Grand Tour en particulier qui se présente comme une école de l'expérience. L'essai de Bacon peut alors se lire comme un protocole méticuleux pour réussir l'expérience, pour la rendre utile et profitable. Car l'expérience du voyageur ne saurait être réduite à une observation immédiate, facile, du ou des mondes dont le jeune voyageur doit acquérir la connaissance. Pour réussir, elle doit être appliquée à des objets clairement identifiés, puis guidée selon des méthodes adéquates. Elle doit aussi intégrer l'expérience mondaine qui fait elle aussi fortement partie de la culture aristocratique.

Une théorie de l'éducation par le voyage

L'émergence du voyage d'éducation est inséparable de l'essor, contemporain, d'une littérature pratique, pour reprendre la belle expression de Daniel Roche, destinée à la fois à

³⁸ John Stoye, « The Grand Tour in the Seventeenth Century », *Journal of the Anglo-Italian Studies*, I, 1991, p. 67.

³⁹ Rosa Maria Capel Martinez, « Il 'Tour' iberico : costumi, avventure, ricordi e opinioni dei viaggiatori inglesi nella Spagna del XVIII secolo », *Dimensioni e Problemi della Ricerca storica*, 1995 (2), p. 145-146 ; Jean Boutier, « L'institution politique du gentilhomme. Le "Grand Tour" des jeunes nobles florentins, XVII^e-XVIII^e siècles », in *Istituzioni e società in Toscana nell'età moderna. Atti delle giornate di studio dedicate a Giuseppe Pansini, Firenze, 4-5 dicembre 1992*, Rome, Pubblicazioni degli Archivi di Stato, 1994, p. 272 ; Klaus Malettke, « L'éducation des princes allemands : le cas de la Hesse », *Francia*, 26 (2), p. 59-60. Cet éloignement du grand tour d'éducation de la péninsule ne signifie pas nécessairement que les autres voyageurs s'en éloignent ; sur le voyage d'Espagne, cf. l'approche d'ensemble proposée par Jean-Frédéric

proposer une « méthodologie » au voyageur et à lui donner les indications matérielles nécessaires à la réalisation du voyage. En Allemagne comme en Angleterre, à partir des années 1570, se déploie une réflexion qui fait du voyage un outil puissant d'éducation de l'individu – principalement du jeune noble – au moment où il va entrer dans la vie adulte. Cette littérature comporte aussi bien des considérations sur la forme des connaissances qu'apporte le voyage, des conseils pratiques pour « bien voyager » que des réflexions sur les objectifs précis du voyage et sur la façon dont il doit, finalement, transformer – mais jusqu'à quel point ? – le voyageur.

« Voyager est pour la jeunesse une forme de l'éducation » : c'est ainsi que Francis Bacon commence son bref essai « Des voyages »⁴⁰. Sans s'attacher aux fondements théoriques, qu'il a donnés ailleurs dans son œuvre, Bacon précise ce qu'il faut faire pour tirer profit d'un voyage, c'est-à-dire pour observer le mieux possible ce qu'il est nécessaire de connaître par l'observation directe. Car la connaissance selon Bacon dépend de la possibilité de multiplier et de diversifier observations et expériences, de les faire varier, de les reprendre, de les étendre, ce que permet le voyage dès lors que l'observation s'applique aux activités humaines, politiques, militaires ou économiques et, au-delà, à « tout ce qui est digne de mémoire ». Au même moment, dans les années 1570-1620, les spécialistes allemands de l'art « apodémique » proposent, dans leurs traités de l'art méthodique du voyage, des guides de l'observation et de la description, non seulement en établissant la liste des « in peregrinationibus observanda » [des choses qu'il faut observer pendant les voyages] mais en proposant les premiers questionnaires permettant d'affiner les descriptions et d'organiser ensuite la rédaction des observations descriptives réalisées⁴¹. Dans cette tradition s'inscrit, par

Schaub, *La France espagnole. Les racines espagnoles de l'absolutisme français*, Paris, Le Seuil, 2003, p. 173-215. Notons que les voyages anglais semblent se faire plus nombreux à partir des années 1760.

⁴⁰ Francis Bacon, *Essais/Essays* [1625], Paris, Aubier, 1948, p. 90-95.

⁴¹ Justin Stagl, « The methodising of Travel in the 16th Century. A Tale of Three Cities », *History and Anthropology*, IV, 1990, p. 303-338, et plus généralement *A History of Curiosity. The Theory of Travel, 1550-1800*, Londres, Harwood Academic Publishers, 1995 ; on doit aussi à Justin Stagl la réalisation d'un ample inventaire de ces traités de l'art du voyage : J. Stagl, avec Klaus Orda et Christel Kämpfer, *Apodemiken. Eine rasonnierte Bibliographie der reisetheoretischen Literatur des 16., 17. und 18.*

exemple, le *De peregrinatione gallica utiliter instituenda tractatus* de Thomas Van Erpen, professeur de langues orientales à l'université de Leyde, rédigé sans doute au début du XVII^e siècle et publié en latin en 1631. Ses quatre livres soulignent les préoccupations essentielles de ceux qui accomplissent ou accompagnent un Grand Tour : livre I, « De lectione et studio durante peregrinatione », livre II, « De ratione itineris instituendi », livre III, « De observatione », livre IV, « De libris circumferendis », le tout s'achevant par une brève description de « toute la Gaule ».

Plus que l'antériorité anglaise ou allemande, difficile à préciser – l'antériorité allemande est généralement admise, mais les arguments des « avis au voyageurs » circulent déjà en Angleterre dans les années 1560⁴²–, importe ici la diversité des préoccupations et des pratiques qui se mettent alors en place. Les Allemands s'intéressent à la description des états et des villes, ce qu'avaient déjà développé les Italiens, en particulier à travers les relations rédigées à partir des années 1520 par les ambassadeurs vénitiens de retour de leur mission. Dans un article classique⁴³, George B. Parks a distingué trois phases successives dans le voyage d'éducation des jeunes Anglais : dans les années 1570-1620, qui correspondent à la période la plus féconde des « conseils au voyageurs », le voyage est considéré comme un moyen par excellence pour doter le jeune noble d'une solide connaissance politique des pays étrangers, grâce à l'observation directe des sociétés, des villes et des souverains. A partir des années 1620, ce programme de formation politique, exigeant et systématique, tendrait à s'effacer au profit d'apprentissages principalement tournés vers les arts mondains et les « exercices » nobles ; le voyage acquerrait alors une dimension plus tournée vers l'esthétique

Jahrhunderts, Paderborn-Munich-Vienne-Zürich, Ferdinand Schöningh, 1983, 119 p. ; cette littérature des « avis aux voyageurs » avait été déjà amplement étudiée par Clare Howard, *English Travellers of the Renaissance*, Londres, J. Lane, 1914 (inventaire : p. 205-209).

⁴² Ils figurent, disséminés, dans les avis que Sir William Cecil envoie au gouverneur de son fils qui séjourne en France de juin 1561 à mars 1563 ; cf. Geneviève Guilleminot, « Heurs et malheurs des jeunes voyageurs en France au XVI^e siècle », dans Jean Céard et Jean-Claude Margolin (éd.), *Voyager en France à la Renaissance*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1987, p. 183-184.

⁴³ George B. Parks, « Travel as Education », in *The Seventeenth Century. Studies in the History of English Thought and Literature from Bacon to Pope*, Londres, Oxford University Press, 1951, p. 264-290.

qui s'enrichirait, à partir des années 1650, d'un intérêt pour les questions scientifiques et techniques, jusqu'à ce que le divertissement et les plaisirs mondains – toujours présents au sein des ces pratiques nobiliaires – finissent peut-être par faire disparaître, dans de nombreux cas, la dimension éducative qui avait présidé à la constitution du Grand Tour⁴⁴.

Une expérience de l'Europe

Ce déplacement des buts du voyage pourrait rendre compte des modifications que l'on peut constater dans les itinéraires parcourus. Les voyages du XVI^e siècle suivent souvent des itinéraires compliqués, qui embrassent une large partie de l'Europe, comme pour prendre la mesure de l'extrême diversité politique du continent. Le jeune Philippe de Mornay, sieur du Plessis-Marly, parcourt ainsi la Suisse, l'Italie, l'Empire (Autriche, Hongrie, Moravie, Bohême, Thuringe, Hesse, Franconie...), les Pays-Bas et l'Angleterre (1568-1572)⁴⁵. A la fin de ses études à l'université de Strasbourg (1596-1599), le jeune Zdenek Brtnick, baron de Waldstein, à la frontière de la Bohême et de la Moravie, accomplit un long voyage (1599-1602), d'abord en France, puis aux Pays-Bas et en Angleterre, avant de gagner l'Italie à travers l'Allemagne et l'Autriche⁴⁶. Dès les années 1620-1630, les itinéraires des jeunes Anglais se recentrent au contraire sur un double voyage, en France, puis en Italie. En France, l'itinéraire (Paris, val de Loire, Ouest, vallée de la Garonne, Languedoc, Provence), avec des variantes, est associé à un calendrier et à un répertoire des visites obligées (monuments, inscriptions, rivières, sites, etc.). La stabilisation du tour d'Italie est légèrement plus tardive. A partir de diverses entrées, en bateau depuis Marseille, par voie terrestre par Genève et le Valais ou le Mont Cenis, le jeune Anglais se rend à Rome, ville longtemps redoutée, où il

⁴⁴ Une telle division est à l'évidence à nuancer ; ainsi la dimension politique du voyage reste-t-elle forte dans nombre de grands tours du XVIII^e siècle : Heinz-Joachim Müllenbrock, « The political implications of the *Grand Tour* : Aspects of a specifically English contribution to the European travel literature of the age of Enlightenment », TREMA, n°9, 1984, p. 7-21.

⁴⁵ *Mémoires de Madame de Mornay*, éd. Madame de Witt, Paris, Renouard, 1868, I, p. 25-37.

séjourne l'hiver après un passage en Toscane ; il passe quelque temps à Naples, puis remonte au printemps vers Venise par Lorette et Ancône, ou Sienne, Florence et Bologne. Il rentre à Paris à l'été, lorsque la chaleur finit par rendre la péninsule difficile à vivre⁴⁷.

Si cette stabilisation des parcours semble cohérente avec l'évolution, déjà mentionnée, des avis aux voyageurs, elle s'inscrit aussi dans un contexte politique et militaire qui, avec l'essor de la guerre au centre de l'Europe à partir des années 1620, rend désormais impossibles les longs voyages continentaux. Le retour à la paix, au lendemain des traités de Westphalie, ne ramène pas la masse des Anglais vers l'Empire ; en revanche, les Italiens, dont les voyages se font alors plus nombreux, s'efforcent de séjourner dans les cours les plus importantes du monde germanique⁴⁸. Même si certains se contentent d'itinéraires plus limités, voire de simples aller-retours, le Grand Tour tend à s'affirmer comme un voyage de définition de l'Europe d'alors, voyage qui à la fois en trace les contours et en indique les pôles majeurs, ces lieux de séjour prolongés qui regroupent Paris, Rome, Vienne ou Londres.

Le voyage va jusqu'aux frontières, dans le sens militaire qu'elles revêtent alors : à la fin du XVII^e siècle, de nombreux Grands Tours poussent jusqu'en Hongrie, territoire récemment repris aux Ottomans, marqué par des batailles célèbres et par la construction d'imposantes fortifications. A l'est, la Pologne, souvent considérée comme dépourvue de culture, est peu fréquentée, moins encore la Russie. Plus au nord, seul le Danemark est parfois visité⁴⁹. Il faudra attendre les dernières années du XVIII^e siècle pour que les voyageurs commencent à se rendre véritablement dans les pays scandinaves, mais pas les jeunes du

⁴⁶ Bibliothèque Apostolique Vaticane, Ms. Reg. 666 ; seuls des fragments du manuscrit, rédigé en latin, ont été édités, à l'exception de la partie anglaise du voyage, publiée en anglais : *The Diary of Baron Waldstein. A Traveller in Elizabethan England*, éd. G. W. Groos, Londres, Thames and Hudson, 1981.

⁴⁷ Sur ces deux stabilisations, John Stoye, « The Grand Tour... », *op. cit.*, p. 63-67.

⁴⁸ J. Boutier, *op. cit.*, p. 271-274.

⁴⁹ Sur cette expériences des limites, cf. Brian Dolan, *Exploring European Frontiers. British Travellers in the Age of Enlightenment*, Basingstoke, Macmilan, 1999, 249 p.

Grand Tour⁵⁰. A l'ouest, les îles britanniques sont visitées dès la fin du XVI^e siècles par les Allemands, les Néerlandais et les Français, par les Italiens à partir du milieu du XVII^e siècle. La dimension politique du voyage d'Angleterre se renforce au lendemain de la première Révolution ; les curiosités économiques et techniques accroissent encore l'importance de l'itinéraire anglais au cours du XVIII^e siècle. Au Sud, les Grands Tours ne s'aventurent guères au-delà de Naples, là où commence, selon John Evelyn, en 1645, un « plain and prodigious barbarism »⁵¹. Quant à l'Espagne, nous l'avons déjà signalé, elle disparaît des itinéraires au cours du XVII^e siècle. A lire les innombrables récits de voyage, journaux intimes ou correspondances, le Grand Tour semble bien s'arrêter là où les contemporains considèrent que finit l'Europe.

Une expérience mondaine

Il ne faudrait pas enfin négliger la dimension mondaine du Tour. Sans pour autant adhérer aux caricatures de la fin de l'Ancien régime, rappelons que la sociabilité aristocratique et les fêtes publiques marquent le déroulement d'un Grand Tour, sans oublier, plus spécifiquement, l'ensemble des comportements et des rites qui marquent le passage d'un jeune noble à la vie adulte. L'entrée dans le monde mobilise aussi bien les formes les plus complexes et les plus raffinées de la société de cour – pour les fils de l'aristocratie, le Grand Tour permet d'être introduit dans les principales cours d'Europe, mais aussi dans les salons des grandes familles – que les distractions et les débauches redoutées des parents et que les jeunes voyageurs se gardent bien de mentionner dans leur journal. Ces aspects apparaissent toutefois dans les correspondances que les tuteurs entretiennent avec les familles, lorsque les dépenses de leurs « élèves » ont fini par épuiser tout l'argent qu'ils avaient et qu'il faut bien

⁵⁰ Hildor Arnold Barton, *Northern Arcadia. Foreign Travelers in Scandinavia, 1765-1815*, Carbondale (Ill.), Southern Illinois University Press, 1998.

⁵¹ Cité par C. Hibbert, *op. cit.*, p. 25. La grande étude de Hélène Tuzet (*Viaggiatori stranieri in Sicilia nel XVIII secolo*, Palerme, Sellerio, 1985) confirme la rareté des voyageurs en Sicile avant les années 1760.

trouver quelque solution. Comme l'expliquent Dom Mabillon et Dom Germain qui, en 1685, accompagnent en Italie deux jeunes parisiens, se comporter en « gentilshommes de qualité » implique un train de vie coûteux ; fêtes et jeux l'emportent aisément sur l'étude, et, malgré les efforts des deux bénédictins, le carnaval de Venise semble plus attirant que l'austère université de Padoue⁵². Mais les remarques de ces austères tuteurs ne proviennent-elles pas principalement de l'opposition entre diverses éthiques sociales, et du refus de cette économie de l'ostentation qui modèle en partie les comportements aristocratiques ?

Les paradoxes du Grand Tour

Parfois éloignée des principes et des programmes qui fondent les voyages d'éducation, la réalité des Grands Tours met en évidence un double paradoxe. L'essor et l'ample diffusion d'une littérature pratique du voyage réduisent l'importance des connaissances acquises par l'observation, certes contrôlée mais aussi plus ou moins spontanée, et favorisent une véritable « littérisation » du voyage. La découverte, ou l'apprentissage des différences constitutives de l'espace européen cède souvent le pas, face aux risques d'un « cosmopolitisme relativiste »⁵³, au renforcement des « vertus » nationales.

Un expérience littéraire

Voyage, écriture et littérature affirment très tôt leur caractère indissociable dans la pratique du Grand Tour. L'écriture appartient dès l'origine à la pédagogie du voyage. Qu'il soit anglais et suive les conseils de Francis Bacon ou qu'il soit hollandais et suive ceux de la *De Peregrinatione gallica* de Thomas Van Erpen (1631), tout voyageur se doit de noter, au jour le jour, le déroulement de son voyage. Ce qui a été vu, observé, étudié, doit aussitôt être

⁵² Dom Michel Germain, *Lettres d'Italie (1685-1686)*, éd. par John Paul MacDonald, Florence, Olschki, 1992, p. 69-75. Merci à Françoise Waquet de m'avoir rappelé cette référence.

⁵³ Friedrich Wolfzettel, *Le discours du voyageur. Le récit de voyage en France du Moyen Age au XVIIIe siècle*, Paris, PUF, 1996, p. 124.

traduit en texte, organisé à l'intérieur des cadres langagiers du savoir, qu'il s'agisse d'un récit du voyage lui-même ou de la description des lieux traversés ou des villes de séjour. L'art apodémique fournit très tôt des grilles d'organisation de la description. Diverses matrices se présentent : la plus large, la plus fréquente aussi est celle qui commence à produire un vaste inventaire politique du monde, et dont les formes dérivent souvent des pratiques des ambassadeurs vénitiens. L'autre, plus proche sans doute de l'expérience quotidienne du voyageur, a trouvé une première formalisation dans les traités allemands de l'art de voyager, cette littérature apodémique qui est sans doute la première en Europe à proposer une « méthodisation » du voyage.

A travers l'organisation convergente du compte-rendu méthodique du voyage, c'est à un premier partage que les voyageurs sont conviés, qui passe par la constitution de répertoires de ce qu'il faut visiter et de descriptions et d'évaluations de ce qu'il faut observer. Loin d'être livré à l'improvisation, tout voyage s'inscrit ainsi dans une série : nombre de guides publiés se présentent comme la mise par écrit d'observations réunies lors d'un voyage précédent, écriture qui façonne à son tour la rédaction des journaux individuels⁵⁴. C'est ainsi à la croisée du témoignage et de la fiction qui se constitue un « imaginaire » du jeune voyageur. Il ne s'agit pas, de notre côté, de traquer simplement les clichés, les images préconstruites, les effets de réel littéraires, ces nombreux « travell liars », pour reprendre le beau jeu de mot de Percy Adams⁵⁵. La littérature anglaise en particulier recourt très tôt à l'héroïsation du voyageur : au moins depuis l'*Unfortunate Traveller* de Thomas Nashe (1594), jusqu'aux grands succès de la littérature de fiction sous forme de récit de voyage du siècle des Lumières, y compris sous son aspect satirique avec *A Sentimental Journey through France and Italy* (1768) ou *Tristram Shandy* (1759-1767) de Laurence Sterne. C'est un vaste processus de littérisation du voyage, plus encore du voyage d'éducation, qu'il importerait alors

⁵⁴ Sur les guides de voyage, cf. le dossier réuni par Gilles Chabaud, Evelyne Cohen, Natacha Coquery, Jérôme Penez, *Les Guides imprimés du XVI^e au XX^e siècle. Villes, paysages, voyages*, Paris, Belin, 2000.

⁵⁵ Percy G. Adams, *Travelers and Travell Liars, 1660 – 1800*, New York, Dover Publications, 1980.

d'analyser, à l'opposé de l'illusion référentielle qui a longtemps présidé à l'utilisation historique du récit de voyage.

Voyager « entre soi »

Second paradoxe. Cette expérience « européenne » qui devrait servir de base à l'élaboration d'une culture aristocratique cosmopolite, internationale, aboutit souvent à renforcer les différences entre « nations ». C'est sans doute la conséquence d'un ensemble de préoccupations qui apparaissent dès les premiers textes de conseil au voyageur : le voyage ne doit pas effacer ce qui est propre aux coutumes d'un peuple ; adopter les façons de vivre ou de parler des « étrangers » risque de distinguer le jeune voyageur de retour chez lui au point de le rendre ridicule, et d'aboutir ainsi à l'objectif opposé à celui qui était recherché. La figure de l'anglais « italianate » devient ainsi dès l'époque élisabéthaine un argument fort pour tous ceux qui entendent dénoncer les méfaits du voyage et ses prétendues capacités éducatives⁵⁶. Les modalités matérielles du voyage viennent ainsi infléchir voir inverser le programme initial. Au lieu de pratiquer l'« immersion », les jeunes voyageurs se déplacent fréquemment, pendant plusieurs semaines, en groupes d'originaires du même pays ou parlant la même langue. Arrivés en ville, ils se rendent dans des auberges qui leur ont été recommandées, fréquentées par des conatioaux, parfois des coreligionnaires. Les fils de John, Earl of Mar, expliquent ainsi à leur père qu'ils ont dû se résoudre à quitter Bourges à cause du trop grand nombre d'Écossais dans la ville, qu'ils rencontrent tous les jours à leurs exercices, si bien que « il était impossible de ne pas parler écossais »⁵⁷. Accroître les contacts avec le pays traversé s'affirme en effet comme une préoccupation constante tant des parents que des tuteurs qui accompagnent les voyageurs, ce dont témoignent lettres et avis. Lord Chesterfield dénonce avec virulence ces tendances grégaires. « Vous êtes en danger à Turin, écrit-il à son fils... J'ai

⁵⁶ Parmi une riche littérature, George B. Parks, « The first Italianate Englishmen », *Studies in the Renaissance*, VIII, 1961, p. 197-216.

⁵⁷ *Manuscripts of the Earl Mar and Kellie. Supplement*, Londres, Historical Manuscripts Commission, 1930, p. 81, lettre du 22 décembre 1617.

été informé qu'il y a trop d'Anglais à l'académie de Turin... Vous n'êtes pas envoyé à l'étranger pour converser avec des hommes de votre propre pays : parmi eux, vous n'apprendrez pas grand chose, ni langue ni bonnes manières. »⁵⁸

Le voyage peut aussi aiguiser l'affirmation des appartenances nationales jusqu'à susciter de violentes tensions entre originaires de pays différents. John Evelyn constate ainsi que la ville d'Orléans, visitée pour son université dotée de quatre nations (française, allemande, normande et picarde), est « fréquentée par des étrangers, en particulier des Allemands, ce qui conduit les Anglais à ne pas y faire de long séjour »⁵⁹. Loin d'être une initiation à la diversité constitutive de l'espace européen, le voyage peut alors renforcer l'affirmation d'une supériorité nationale. C'est le cas de certains voyageurs anglais au cours du XVIII^e siècle, dont le voyage sur le Continent renforce le sens de l'absolue supériorité du système politique en vigueur dans les îles britanniques⁶⁰.

C'est dans la seconde moitié du XVIII^e siècle que, progressivement, le Grand Tour connaît de profondes modifications. Dès son origine, il avait été soumis à une série de critiques récurrentes. L'argument, central et unificateur, de l'inutilité des voyages combinait des critiques économiques – mercantilistes : le voyage appauvrit le pays d'où vient le voyageur – avec des arguments moraux – le jeune voyageur, loin de sa famille, est soumis à des dangers qui risquent d'hypothéquer toute sa vie –, religieux ou nationaux. Le XVIII^e siècle voit l'affirmation de nouvelles modalités de la formation des élites, par le biais, le plus souvent, d'écoles spécialisées qui préparent aux « professions » nobiliaires : écoles d'ingénieurs, écoles militaires, écoles, plus rares, pour la diplomatie. La cour perd sa centralité politique, au profit des structures administratives ou bureaucratiques. Les

⁵⁸ B. Dobrée (éd.), *The Letters of Philip Dormer Stanhope...*, *op. cit.*, IV, n°1639, p. 1342, 15 mai 1749.

⁵⁹ John Evelyn, *Diary*, E. de Beer (ed.), Oxford, Clarendon Press, 1955, II, p. 138, avril 1644.

⁶⁰ H.-J. Müllenbrock, *op. cit.*

destinations, le calendrier, la durée des voyages se modifient. C'est l'essor des villes d'eau, l'attrait pour le monde « méditerranéen »⁶¹. Le voyage se fait plus bref, étapes plus brèves, l'espace parcouru se ressère. Le voyage d'éducation s'efface alors, au début du XIXe siècle, devant le « touriste », avant que le « tourisme » n'apparaisse, dans les années 1840⁶².

⁶¹ Edoardo Grendi, « dal Grand Tour » a « la passione mediterranea' », *Quaderni storici*, XXXIV, 1999, p. 121-133.

⁶² Sur le lien entre les deux, cf. la mise au point critique de G. Chabaud, « Aux origines du tourisme... », *op. cit.*